

RÈGNE DE LA JUSTICE

Administration et Rédaction
27, Rte de Vallière
1236 CARTIGNY / Genève
Téléphone 022 756 12 08

Journal mensuel, philanthropique et humanitaire
pour le relèvement moral et social

ABONNEMENTS
Suisse, 1 an Fr. 4.--
Etranger Fr. 8.--
IBAN: CH83 0900 0000 1200 0656 7

Fondateur: F.L.A. FREYTAG

L'amour qui bannit la crainte

La confiance est le contraire de la crainte. Elle procure un sentiment de sécurité qui tranquillise le cœur, tandis que la crainte provoque de l'agitation et des angoisses de l'âme terribles. Les humains ne se sentent en sécurité, ni les uns ni les autres, actuellement surtout. Ils cherchent tous à s'enrichir, à accaparer, ce qui prouve qu'ils n'ont pas confiance dans le lendemain, puisqu'ils s'efforcent d'appliquer la théorie des gros tas. Cette théorie, nous la retrouvons actuellement partout. La tendance et le désir d'accaparer sont fortement accentués dans le monde, parce qu'il vit dans le déséquilibre, qu'il propage partout, même dans la nature.

C'est ainsi qu'il y a actuellement des endroits où le soleil est brûlant, d'autres où le froid est intense. Ailleurs encore c'est une pluie presque continue. Cela provient de ce que la manière de faire égoïste des humains est en complet désaccord avec la loi universelle. Cette situation a produit des dérangements dans le climat, un amoncellement d'eau dans certains endroits, et dans d'autres une température suffocante. Le résultat de la ligne de conduite des hommes est donc la malédiction, ce qui se traduit naturellement par la crainte au lieu du sentiment de la sécurité.

Les humains luttent pour accaparer. Ils luttent par crainte du lendemain; mais, malgré leurs efforts, le lendemain leur apporte tôt ou tard ce qu'ils redoutent, car l'issue fatale est inévitable. Les précautions sont inutiles, tout est vain. On est toujours à un moment donné vaincu par la mort, parce qu'on n'a pas suivi la voie de la légalité. L'habitude de l'illégalité, comme nous pouvons le constater, est incrustée dans tous les hommes d'une manière plus ou moins accentuée, étant sous l'emprise de la suggestion du dieu de ce monde, Satan, qui fausse complètement leurs pensées. Leur manière d'agir est tout à fait anormale.

Il y a des gens qui manifestent toutes sortes de sentiments de bravade n'ayant rien de commun avec le vrai courage. On a vu des généraux braver toute crainte sous l'effet de la suggestion. Cependant, une fois la partie perdue, leur esprit de bravade s'est évanoui. En effet, la bravade et le courage sont des sentiments tout différents l'un de l'autre.

On ne peut prouver un vrai courage qu'en aimant véritablement son prochain, selon la pensée divine: «Aime Dieu au-dessus de tout et ton prochain comme toi-même.» C'est ainsi qu'un seul a été courageux sur la terre, c'est notre cher Sauveur, qui a donné sa vie en

faveur de l'humanité avec désintéressement, fermeté et résolution pour sauver les malheureux de la terre. C'est lui qui nous a donné l'exemple du courage, et qui nous montre d'une manière merveilleuse comment on vit pour le bien de son prochain en accomplissant la loi divine. Le résultat de sa ligne de conduite sera éternellement une sublime démonstration de l'amour divin, de l'amour désintéressé, complètement altruiste, qui bannit toute crainte.

Il y a longtemps j'ai lu ce passage: «L'amour parfait bannit la crainte», et j'aurais tant aimé que la crainte soit bannie de mon cœur. Mais comment y arriver? C'était un désir irréalisable avec mon caractère égoïste. Pourtant combien j'aurais désiré être guéri de la crainte, des appréhensions, des doutes, des angoisses, des suspicions qui montaient souvent dans mon cœur.

Pour se guérir de tout cela, il faut que l'amour divin fasse son œuvre dans notre âme, le vrai amour, qui bannit toute crainte et permet de goûter une merveilleuse sécurité que rien ne peut entamer. La crainte vient simplement de l'amour qu'on a pour soi-même, soit l'amour égoïste. Avec la connaissance de la Loi universelle, on peut repérer toutes choses et les mettre à leur place. La crainte provient donc d'un excès d'amour de soi-même. Aussitôt que l'amour divin est développé dans le cœur par un exercice pratiqué jour après jour, il n'y a plus du tout de crainte. Nous aimons alors notre prochain convenablement, et nous n'avons plus dans le cœur ni appréhension, ni doute, ni angoisse, ni sentiment de suspicion quelconque. Parce qu'ainsi nous attirons la grâce divine sur nous.

C'est la situation idéale, que l'on peut réaliser en vivant la loi divine universelle de l'altruisme. Et combien c'est désirable! Car la crainte est un sentiment néfaste qui fait horriblement souffrir et qui conduit à la destruction.

Les humains ont beaucoup à craindre, évidemment, sous l'égide de l'adversaire. Ils ont à craindre toutes sortes de malheurs, de souffrances, de déceptions, de déboires. Ils ont à craindre d'être dépossédés, mis de côté, volés, malmenés, dépouillés. En un mot, ils ont tout à craindre, parce qu'ils vivent dans le désordre de l'illégalité. Malgré toutes leurs organisations, ils ne sont pas en sécurité. la preuve en est qu'on lit constamment dans les journaux des récits d'assassinats, de brigandage, de vol, etc., malgré la police et la gendarmerie. Toutes ces choses se manifestent du reste en grand par

les nations elles-mêmes lorsqu'elles se font la guerre. C'est donc l'organisation de la société humaine actuelle qui fabrique les malfaiteurs.

Les méfaits commis sont réprimés en détail, mais cela ne veut pas dire que les gouvernements n'en commettent pas eux-mêmes. Ils sont donc des malfaiteurs comme ceux qu'ils punissent, parce que leur ligne de conduite cause à l'humanité des souffrances et des douleurs. C'est pourquoi nous sommes heureux de l'offre qui nous est faite de nous associer à Celui qui a été le seul courageux pour vaincre le mal par le bien. Il nous montre le chemin à suivre pour être débarrassés de la crainte qui produit de si terribles sensations de l'âme.

C'est ineffable en effet de pouvoir ressentir que l'on n'a rien à redouter, que le Seigneur nous garde et nous protège de sa grâce. C'est le témoignage que nous devons pouvoir apporter à ceux qui sont travaillés et chargés, et qui recherchent la paix et le bonheur. S'ils les reçoivent et agissent en conséquence, ils peuvent à leur tour laisser pénétrer dans leur cœur l'assurance de la sécurité. Lorsque nous pouvons nous reposer sous l'égide et la bénédiction puissantes de l'Eternel et de notre cher Sauveur, c'est pour nous une tranquillité merveilleuse, n'étant plus travaillés par la crainte, les soucis, les angoisses et les douleurs de l'âme.

Les disciples qui accompagnaient le Seigneur autrefois sur le lac de Génésareth étaient des pêcheurs émérites. Cependant l'adversaire les a si fortement travaillés à ce moment que, lorsque les vagues furieuses faisaient presque chavirer la barque, ils se sentirent envahis par une angoisse telle qu'ils se mirent à trembler d'épouvante. Le Maître, lui, dormait paisiblement. Les disciples l'ayant réveillé, il ordonna aux flots de se calmer. A sa voix la tempête s'apaisa immédiatement. Les disciples furent dans un profond étonnement. Pourtant, il n'y avait pas à s'étonner de ce que le vent et la tempête obéissent au Fils de Dieu, qui peut tout faire rentrer dans le silence par la puissance de sa force.

Quand le Seigneur ordonne, rien ne peut résister. Or, il veut être notre Berger, notre Soutien, notre Protecteur. Lorsque nous pouvons réaliser dans notre cœur cette merveilleuse situation, toute crainte est dissipée. La joie détend nos nerfs, nous ressentons le bonheur et la félicité, parce que nous sommes baignés dans la grâce et la bienveillance divines. Il ne faut donc pas laisser l'adversaire nous travailler par la suggestion et nous faire commettre des choses qui nous empêchent de ressentir la protection tendre et aimable de l'Eternel, de sentir qu'Il nous garde, nous bénit, nous conduit sûrement.

Il ne faut pas non plus d'autre part que nous soyons

Tout concourt au bien

La vie n'est pas gaie, pense Louise, en ce matin d'hiver où le froid vif la mord au visage et gerce ses mains. Levée très tôt, la jeune Louise doit faire face aux rudes travaux qui lui incombent dans la ferme de ses parents. Elle ne connaît que peu de repos et de joie, étant la «Cendrillon» de la famille. Il y a toujours du travail au-delà des possibilités, et il faut encore supporter les pénibles difficultés d'un foyer où la mère de famille, oubliant ses devoirs et sa dignité, sombre souvent dans l'alcool.

Devenue jeune fille, Louise en a plus qu'assez de cette ambiance déprimante. Dès que la possibilité se présente, elle se marie pour échapper aux difficultés qui la harcèlent depuis son enfance. Elle espère trouver enfin un peu de bonheur. Louise a 22 ans passés, et ne connaît rien de la vie, sinon le travail forcé du matin au soir. Pierre, son mari, est un

jeune homme honnête, travailleur lui aussi, et aimable. Mais il a été élevé par un père et une mère adoptifs. La mère, Germaine, exerce une terrible emprise sur lui. Il doit lui remettre chaque mois tout son argent. De plus elle prend Louise en grippe dès le début du mariage. Les jeunes gens demeurent chez les parents adoptifs. Ce sont continuellement des scènes pénibles. Germaine fait tout ce qu'elle peut pour briser le ménage et susciter un divorce.

Bientôt Louise se rend compte qu'un enfant va naître dans leur foyer. La belle-mère ne veut rien entendre de cette naissance prochaine et rend la vie impossible à Louise. N'en pouvant plus, Pierre et Louise fuient dans le Midi de la France, où Pierre finit par trouver un emploi dans un garage. Le patron accepte le jeune ménage, à condition qu'il n'y ait pas d'enfant. Louise cache sa position aussi longtemps qu'elle le peut, et travaille sans relâche entre son ménage et le garage.

Mais un soir, Louise se trouve devant trois événements successifs qui ébranlent fortement son système nerveux. Elle met prématurément au monde un petit garçon un mois avant la date normale. Il faut prendre bien des précautions pour protéger ce petit être si fragile.

D'autre part, il n'est plus question de dissimuler la situation au patron du garage qui, toutefois voyant le sérieux et la bonne volonté des jeunes gens, accepte de les garder. Du matin au soir Louise est à la brèche.

Quelques années passent ainsi. Puis la guerre éclate. Pierre part à l'armée. Louise reste seule avec le petit Jean, qui est fragile de santé, sujet à de terribles crises d'asthme.

Les ressources ayant bien diminué depuis le départ de Pierre, Louise doit chercher du travail, et ne peut malheureusement pas garder le petit Jean près d'elle. Ayant trouvé une pension pour Jean, elle y conduit le cher petit, le cœur bien serré, et le laisse dans des

maines étrangères. Interdiction lui est faite de revenir avant un mois.

Les semaines sont trop longues pour Louise qui, au bout de huit jours, vient visiter son enfant. En entrant, elle rencontre un jeune pensionnaire qui lui dit: « Oh ! madame, c'est vous la maman du petit Jean ? Ne le laissez pas ici. Il pleure toujours. Les dames sont méchantes avec lui. Elles l'ont battu et le laissent dormir dans des draps sales. Reprenez-le vite, madame. »

Le sang de Louise ne fait qu'un tour. Elle trouve l'enfant pleurant, amaigri, transi d'angoisse et de crainte. Louise cherche immédiatement une autre pension, et le soir même revient chercher Jean, qu'elle a toutes les peines du monde à consoler. « Je croyais que tu m'avais abandonné » dit-il entre deux sanglots. Dans l'autre établissement, on s'occupe un peu mieux de Jean, qui ainsi supporte plus facilement la séparation. Souvent quand Louise va le visiter, il accompagne

des égoïstes qui disent: « Nous sommes à couvert, tant pis pour les autres. » Nous devons former un nouveau caractère, aimable, bon, compatissant, toujours désireux de bénir, d'apporter la joie et le réconfort. Il faut que nous perdions nos anciennes habitudes égoïstes, et que tout devienne nouveau en nous. Dans les anciennes habitudes, il n'y a pas de sécurité, car notre caractère ayant été formé dans la crainte et la suspicion, nous ressentons ces sentiments même lorsqu'il n'y a aucun sujet de les avoir.

On ne peut se débarrasser de l'esprit de crainte qu'en vivant le programme divin. Cela nous permet alors non seulement d'être libérés nous-mêmes de ce sentiment, mais de pouvoir encore aider notre entourage et le délivrer de la suggestion qui l'opprime. Pour cela il faut entrer à l'école de notre cher Sauveur, afin qu'il puisse nous instruire dans l'amour véritable, qu'il a réalisé lui-même en notre faveur sur le degré le plus élevé, celui qui va jusqu'au sacrifice de soi-même en faveur de son prochain. Il est le bon Berger qui a donné sa vie pour ses brebis.

Si le bon Berger nous garde, nous n'avons rien à craindre, car ses brebis lui sont chères, puisque chaque brebis représente une partie de sa vie sacrifiée. C'est selon la puissance de ce sacrifice dont la brebis a la faculté de se sentir recouverte, que la sécurité se manifeste plus ou moins fortement dans le cœur de l'enfant de Dieu. Plus nous ressentons cette couverture aimable et tendre, plus nous réalisons que le Seigneur est notre Berger, et plus l'esprit de crainte se dissipe. Dans cette même mesure l'impression de la sécurité nous gagne de plus en plus.

Ce sera merveilleux lorsque sur la terre entière il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul Berger, selon la Parole divine, quand il n'y aura plus de craintes, de souffrances, plus de malheurs! Le plus grand malheur, c'est d'être un égoïste sous l'égide de l'adversaire, d'avoir un caractère complètement faussé. Le bonheur est de devenir un altruiste, de posséder un nouveau caractère et de réaliser la magnifique ligne de conduite qui sied dans le Royaume de Dieu. Dans son Royaume l'Eternel veut former par son Fils une nouvelle famille qui s'aime tendrement, et qui de ce fait n'a plus rien à craindre.

Le Seigneur Jésus a voulu démontrer à ses chers disciples combien grande est la protection divine, combien glorieuse est la sécurité offerte et garantie aux enfants de Dieu, en disant: « Même les cheveux de votre tête sont tous comptés. » C'est un privilège immense de ressentir dans notre âme cette assurance. Mais pour que ce sentiment puisse se manifester et se maintenir en nous, il faut observer deux facteurs essentiels. Le premier est la foi, la confiance illimitée et l'abandon complet de l'enfant de Dieu entre les mains du bon Berger. Le second, c'est que l'enfant de Dieu soit fidèle et obéissant.

En effet, les dangers qui se présentent devant nous sont surtout dus à notre mentalité. Tous les humains sont sous l'action de l'esprit de ce monde, qui crée dans leur cœur des affinités avec l'adversaire comme conséquence de l'illégalité. Cette ambiance attire le malheur sur les hommes, comme la foudre est attirée par le fer et l'acier. Les humains ressentent bien en eux cette affinité. C'est ce qui leur fait dire qu'ils ont de la malchance, de la guigne.

Lorsque les affinités avec l'esprit du monde disparaissent par le disciplinement à l'école du Seigneur, les facilités commencent à se manifester, et les bénédictions viennent avec toujours plus d'intensité. La Parole divine montre cette situation de cœur optimiste et cet enthousiasme en disant: « L'Éternel donne à ses bien-aimés pendant leur sommeil plus qu'aux

autres avec peine et travail. » Quand l'enfant de Dieu passe par ces expériences aimables et bienfaisantes, il peut répéter avec le Psalmiste: « Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie. » Un tel optimisme n'est pas fondé sur la superstition ou l'insouciance. C'est une assurance acquise par les expériences faites, qui ont produit un résultat probant et merveilleux.

La sécurité divine procure un sentiment de joie intense, parce qu'elle est basée sur la confiance illimitée que l'on a dans le Tout-Puissant, dans son amour et son affection. C'est pourquoi nous ne pouvons faire autrement que d'avoir une pleine et entière assurance, lorsque nous ressentons l'amour de l'Eternel par son Fils, notre cher Sauveur. Cet amour est comparé dans les Ecritures au sentiment que nous ressentons d'être à l'ombre des plumes du Tout-Puissant, sous la chaleur de son aile protectrice, aimable et affectueuse, qui nous garde de tout danger et nous procure le bien-être, nous donne la joie et la félicité complètes.

Pour cela il faut la foi, ce qui est possible lorsque nous ne violons pas notre conscience, mais nous efforçons de pratiquer le bien avec persévérance. Ainsi nous plaisons à l'Eternel et à son Fils, parce qu'ils peuvent nous bénir. Nous pouvons alors être encore pour ceux qui nous entourent un soutien, un encouragement, une puissance qui leur procurent des impressions heureuses et bienfaisantes de paix et de sécurité.

Les énigmes du temps

Le temps est un sujet qui a donné bien à réfléchir aux philosophes et savants de nombreuses disciplines. Le texte que nous avons choisi émane du *Journal du pays-d'en-haut* du 6 novembre 2025. Il a pour titre :

Le temps qui passe

Recevoir un calendrier a quelque chose de particulier. Surtout quand il est gratuit, comme celui de la paroisse! Il annonce le temps à venir et indique le temps passé. Car oui... tout coule, tout passe. Rien ne dure, sauf le changement, disait Héraclite d'Ephèse déjà. Et il constata que, comme l'eau coule et passe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Pas de retour possible, car comme l'eau coule, ainsi le temps s'écoule... Impitoyablement l'horloge continue de tic-taquer. Seconde après seconde.

Et le Psalmiste s'exclame: « Enseigne-nous à bien compter nos jours. Afin que notre cœur s'ouvre aux leçons de la sagesse! » (Psaume 90: 12). Vous y avez déjà réfléchi? Avec ces paroles, le Psalmiste nous apprend que le temps n'est pas uniforme. Qu'il y a le temps de l'horloge (en grec « chronos », qui est le temps linéaire sans retour), et le temps vécu. Ce psaume, que nous lisons lors du réveillon, parle de ce dernier. De la fugacité de la vie et de la manière dont chaque instant est précieux.

C'est tout? Eh bien non, car la question est évidemment si je suis moi-même celui qui vit dans le temps, ou si le temps existe à travers moi? Le temps existerait-il si je n'existais pas, si tu n'existais pas, si rien autour de moi n'existait, si le monde n'existait plus? Pendant des siècles les philosophes se sont déjà égarés dans ces réflexions.

Selon Albert Einstein le temps et l'espace ne sont pas des conditions d'existence, mais un modèle de réflexion. Et donc, au IV^e siècle, Saint Augustin se posa déjà la question: « Qu'est-ce donc le temps? Qui en saurait donner facilement une brève explication? Qui pourrait le saisir, ne serait-ce qu'en pensée, pour en dire un mot? (...) Qu'est-ce que donc le temps? Si personne ne me le demande, je le sais. Si quelqu'un pose la question et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus (...) Toutefois,

j'affirme avec force ceci: si rien n'advenait, il n'y aurait pas de futur; si rien n'était, il n'y aurait pas de présent. Mais ces deux temps, le passé et le futur, comment peut-on dire qu'ils « sont », puisque le passé n'est plus, et que le futur n'est pas encore...? (Les Confessions, XI, XIV, 17). Cela étant dit, vous le remarquez: c'est une question profonde, qui fissure nos certitudes.

Le Psalmiste avait donc bien raison: chaque instant de la vie est un miracle, un mystère. C'est là que réside l'essentiel. Non, le temps passé n'est pas passé inaperçu, car la nostalgie et la beauté des moments vécus laissent une empreinte indélébile dans nos cœurs. Mais la question reste si c'est le temps qui passe, ou plutôt nous qui le traversons? N'importe. En tout cas: « Faites bien attention à votre conduite. Ne vivez pas sans réfléchir, vivez plutôt comme des sages qui savent profiter du temps que Dieu leur laisse » Ephésiens 5: 16, et tout ira bien. La seule question qui reste: est-ce le chemin que nous voulons emprunter ensemble...? Je l'espère, car « Tempus fugit » (Le temps fuit) et « Carpe Diem » (saisis le jour), mais n'oublions pas que le temps est comme une épée; si nous ne l'utilisons pas, il nous coupera.

Voilà, en effet un développement philosophique bien complexe pour une notion si simple que celle du temps. On pourrait déjà se demander si ce n'est pas « perdre son temps » que de le consacrer à des pensées aussi vaines? De nombreux philosophes et savants ont cherché à comprendre et à expliquer ce qu'est le temps. Prétendre que les résultats de leurs recherches soient d'une grande utilité, serait exagéré. Et si même on arrivait à répondre à toutes ces questions, qu'est-ce que cela nous apporterait? La connaissance de ce que représente le temps nous assurerait-elle l'éternité? Certainement pas.

Rappelons-nous que Satan a promis à nos premiers parents que leurs yeux s'ouvriraient et qu'ils seraient comme des dieux s'ils mangeaient du fruit que l'Eternel avait conseillé de ne pas manger. Gén. 2: 17. Nous savons ce qui a suivi cette transgression du commandement divin: la chute dans le péché avec toutes ses conséquences: la condamnation et la mort. C'était donc une curiosité bien chère payée. Et maintenant, pour ce qui nous concerne, que voulons-nous faire? Perdre notre temps à dissenter sur des problèmes que nous n'arriverons de toute façon pas à élucider? L'auteur de ces lignes cite le Psaume 90: 12 qui nous invite à bien compter nos jours pour appliquer nos cœurs à la sagesse. Quelle sage recommandation! Suivons-la! Nous ne le regretterons pas. Notre temps n'est pas illimité. Si nous le gaspillons à de vaines pensées, à des paroles futiles, à des actions mauvaises, nous aurons l'amer regret d'avoir mal employé le temps qui nous était accordé.

Chaque jour qui passe est un don de Dieu. Employons-le donc pour sa gloire. Faisons comme notre cher Sauveur qui a pu dire à son Père, dans sa prière sacerdotale: « Je t'ai glorifié sur la terre... » et encore: « J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde... » Jean 17: 4 et 6. Voilà un bon emploi du temps. Et comment faire connaître l'Eternel autour de nous? En apprenant à aimer ceux que nous côtoyons; car, comme le déclare l'apôtre Jean: « Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. » 1 Jean 4: 7.

Voilà à quoi nous devons occuper notre temps. Nous aurons toute l'éternité pour élucider des problèmes et découvrir le monde qui nous entoure. Mais pour le moment, il y a urgence. Il s'agit d'introduire le Royaume de Dieu sur la terre et cela se fait par la sainteté de la conduite et par la piété. Non par la force des armes ni par imposition. Personne ne pourra empêcher l'introduction de ce Royaume, malgré toute l'opposition qui pourra se manifester, le plan de l'Eternel s'exécutera selon ce qu'Il a prévu, pour le bien de toute l'humanité. Si nous

sa maman jusqu'à la porte, et après l'avoir embrassée il se retourne courageusement et dit en écrasant une larme: « Maintenant, va, je ne regarde plus. »

La guerre s'apaise pour un temps. L'armistice est signé. Pierre revient. Ce sont les années difficiles où le ravitaillement matériel manque, la lutte pour l'existence est ardue. Cela aigrit, fait naître ou développe l'antagonisme envers l'occupant du pays. De sorte qu'en 1944, Pierre s'engage dans l'armée française qui repousse l'occupant vaincu et en déroute. Pierre reste parmi les troupes d'occupation en Allemagne. Après un peu de temps, Louise va le rejoindre avec Jean. Le séjour en Forêt Noire améliore l'état de ses bronches, et l'asthme disparaît.

Un soir il revient de classe et annonce une visite médicale pour le lendemain. Il y aura des piqûres contre diverses maladies. Le lendemain soir, Louise attend Jean à l'heure habituelle. Ne le voyant pas venir, elle prend

sa bicyclette et se dirige vers l'école. Elle trouve Jean assis sur une borne, exténué, n'en pouvant plus. Elle le charge à califourchon sur le porte-bagages et revient vers sa demeure. Jean se couche, malade des effets secondaires des piqûres.

A quelque temps de là, Jean doit passer un examen, qu'il a très à cœur. Cependant à la veille de l'examen, il se sent pris d'une immense lassitude. Le moindre geste lui demande un effort colossal. Il perd l'appétit. Louise se voit même obligée parfois de l'habiller. Il est d'une lenteur extrême dès qu'il s'agit de remuer. Inquiets, les parents font venir un médecin de l'armée. Celui-ci, pensant avoir à faire à un enfant négligé fait de vifs reproches à Louise, et exige l'admission de l'enfant le lendemain à l'hôpital pour un examen approfondi.

Lorsque Louise revient prendre le résultat de l'examen, le médecin s'excuse. Il a compris qu'il ne s'agit pas là d'un manque de

soins, mais d'une étrange maladie très difficile à déceler. Louise et Pierre réviennent en France pour faire soigner Jean. Une phase très pénible se présente alors pour tous les trois.

Jean va d'hôpital en clinique, puis doit revenir chez ses parents, son état s'étant amélioré, d'après le médecin traitant. Louise va le rechercher à la clinique. A son arrivée elle rencontre un jeune médecin interne qui lui dit: « Pour votre fils, je dois vous dire la vérité. On n'a rien pu faire de vraiment efficace pour lui. C'est un cas très difficile. »

Déçue et de nouveau inquiète, Louise revient à la maison avec Jean, toujours dans le même état. Cependant son esprit est très alerte et sa sensibilité semble s'être encore accrue. Il lit beaucoup et s'instruit par lui-même. Un autre médecin consulté envoie Jean à N., centre important assez éloigné de la ville où habitent Jean et ses parents. Les jours passent. Pas de nouvelles de Jean. Un matin, parlant avec une voisine, Louise lui fait

part de son souci au sujet de son fils: « Il est à N... et le médecin le fait traiter au Centre S... » La voisine sursaute: « Madame Louise Le Centre de S. est un établissement pour la jeunesse délinquante et pervertie. Il n'est pas possible qu'on ait mis Jean là-dedans! »

Louise croit s'effondrer. Elle va demander conseil à un pasteur de sa connaissance qui, lui aussi, sursaute en apprenant la chose. Aussitôt le nécessaire est fait pour obtenir des nouvelles. Jean écrit sa détresse. Il doit sortir en ville vêtu d'un uniforme spécial, indiquant qu'il appartient à cette maison de redressement, et il se sent mal à l'aise. Il doit travailler au dehors, alors qu'affligé d'un gros rhume, il devrait rester au chaud. La nourriture est plus que médiocre. « Je ne veux pas me plaindre, écrit Jean, mais j'ai de la peine à supporter la situation où je me trouve. » Louise exige sans tarder le retour de Jean, qui revient si abattu qu'il pense même parfois en finir avec la vie. Louise est

le voulons, nous pouvons collaborer à cette œuvre. Il faut savoir saisir cette occasion et développer la foi qui permet de tout vaincre. Ce n'est pas impossible, cela dépend seulement de nous. Si nous avons assez de foi, la puissance de l'Eternel est à notre disposition. Nous sommes dans le temps où les armes qui nous sont données sont plus puissantes que des canons et des fusils. A nous d'apprendre à les employer. Ces armes sont la vérité et la prière.

Le spectre de la pénurie d'eau

Comme nous le savons, l'eau qui est une ressource précieuse et indispensable commence à manquer dans le monde. Nous allons vers une situation de pénurie, et celle-ci tend à se généraliser. C'est ce que nous explique un article du journal *Ouest-France* du 22 janvier 2026 dont nous publions ici un résumé :

L'humanité face à la « faillite hydrique » : l'ONU alerte sur un basculement irréversible

Les signes d'un effondrement global des ressources en eau se multiplient, et les Nations unies tirent désormais la sonnette d'alarme : la planète est entrée dans une ère de « faillite hydrique », un moment où la consommation humaine dépasse durablement la capacité naturelle de renouvellement de l'eau douce. Selon le dernier rapport publié par l'organisation, le monde vit aujourd'hui « au-delà de ses moyens » en matière d'eau.

Une ressource consommée plus vite qu'elle ne se renouvelle

Le diagnostic est sans appel: les niveaux d'eau douce observés au cours des décennies passées ne seront plus rétablis. Les nappes phréatiques s'épuisent, les rivières s'assèchent et les grands lacs déclinent à un rythme inédit.

En trente ans, plus de la moitié des grands lacs mondiaux ont vu leur volume diminuer, tandis que le nombre de fleuves asséchés ne cesse d'augmenter. Depuis 1970, un tiers des zones humides naturelles a disparu, emportant avec lui des écosystèmes essentiels à la biodiversité et à la régulation du climat.

Les glaciers, eux, ont perdu environ un tiers de leur masse en cinquante ans. Cette fonte accélérée réduit les apports d'eau saisonniers dont dépendent des centaines de millions de personnes en Asie, en Amérique du Sud ou encore en Europe.

Une crise humaine majeure, déjà visible sur tous les continents

Près de 4 milliards de personnes vivent chaque année au moins un mois avec un accès insuffisant à l'eau. Mais l'impact réel est bien plus large: agriculture, énergie, santé, sécurité alimentaire et stabilité politique sont directement menacées.

Plusieurs régions illustrent l'ampleur de la crise :

Irak : le fleuve Tigre, pilier de la civilisation mésopotamienne, se réduit dangereusement, menaçant des communautés rurales ancestrales.

Etats-Unis: l'assèchement du fleuve Colorado, long de 2300 km, fragilise l'économie et l'agriculture de sept états, tout en accélérant la dégradation des sols.

Amérique du Sud, Afrique, Asie, Russie: la combinaison de rivières asséchées et de températures en hausse accroît fortement le risque de feux de forêt, exposant des millions de personnes à des catastrophes récurrentes.

Une responsabilité humaine clairement identifiée

Le rapport de l'ONU pointe un encouragement politique persistant à la surexploitation des ressources hydriques, qu'il s'agisse des eaux de surface ou des nappes souterraines.

L'agriculture est particulièrement mise en cause: elle représente 70% des prélèvements d'eau mondiaux, sou-

vent au moyen de pratiques intensives peu adaptées aux réalités climatiques actuelles.

Repenser entièrement les politiques de l'eau

Face à un « retour en arrière qui n'est plus possible », les Nations unies appellent à une refonte complète des politiques de gestion de l'eau. Cela implique :

Une réduction drastique des gaspillages, une transition vers des pratiques agricoles plus sobres, une meilleure gouvernance des ressources; des infrastructures adaptées au changement climatique et une coopération internationale renforcée.

L'ONU insiste : la crise hydrique n'est plus un risque futur, mais une réalité présente. La survie de nombreux écosystèmes, économies et sociétés dépend désormais de la capacité des états à changer de modèle.

Les problèmes de manque d'eau ne datent pas d'hier. On peut indentifier trois grandes étapes historiques qui permettent de comprendre quand la situation a basculé. Déjà depuis les années 1970 à 1990, on a commencé à apercevoir un recul massif des glaciers (depuis 1970). Puis, la disparition accélérée des zones humides (un tiers depuis 1970). Il y a eu aussi les premières alertes sur la surexploitation des nappes phréatiques en Inde, Chine, Etats-Unis. A cette époque, la crise est encore locale, mais les tendances sont déjà visibles.

Le basculement mondial: années 1990-2010. C'est durant cette période que la raréfaction de l'eau devient un phénomène global. Ce qui change: l'explosion de la demande agricole et industrielle. L'urbanisation rapide dans les pays chauds. La multiplication des sécheresses extrêmes (Sahel, Australie, Californie). Le déclin de plus de la moitié des grands lacs mondiaux en 30 ans, ce qui renvoie précisément à cette période. Les Nations unies commencent alors à parler de stress hydrique mondial.

Le point de non-retour: années 2010-2020. Selon les rapports récents de l'ONU, c'est dans cette période que la planète entre dans une situation structurelle de déficit hydrique, c'est-à-dire que: la consommation d'eau dépasse durablement la capacité de renouvellement naturel. Les causes en sont: l'accélération du changement climatique, l'épuisement chronique des nappes phréatiques, la pollution massive des eaux de surface, la déforestation et la dégradation des sols, la croissance démographique rapide.

L'ère actuelle: la « faillite hydrique mondiale » (depuis 2026). Le rapport de l'ONU publié en janvier 2026 affirme que le monde est désormais entré dans une « ère de faillite hydrique mondiale ». Ce terme marque un changement majeur: il ne s'agit plus d'une crise temporaire, mais d'un effondrement durable de nombreux systèmes hydriques.

Qui aurait pensé qu'on parlerait un jour de manque d'eau? Tant cet élément est abondant dans la nature. On le comprend mieux quand on prend en compte les différents facteurs exposés ici. Le problème est que pour remédier à ce phénomène, la solution ne s'impose pas à nous, car, comme nous l'avons vu, les facteurs qui le produisent ne peuvent pas être facilement éliminés.

Encore une fois, nous sommes convaincus, pour ce qui nous concerne, que ces grandes difficultés ne peuvent pas être résolues par l'homme seul. Il faudra l'intervention de l'Eternel, au moyen de son esprit, pour rétablir la situation. Nous pensons même que le problème est si complexe, qu'il ne pourra pas être réglé dans cette dispensation; il faudra attendre le rétablissement de toutes choses pour cela.

Nous nous réjouissons d'avance de ces temps merveilleux qui approchent et qui vont bientôt venir sur toute la terre. Tous les humains pourront retrouver la paix qui a été perdue en Eden, lors de la chute de l'homme dans le péché. C'est notre cher Sauveur qui va inaugurer ce nouvel état de choses. Cette autorité lui a été remise en vertu de son sacrifice achevé sur la croix, et

de son ministère durant tout l'âge évangélique, où il s'est choisi une classe de personnes qui ont répondu à son appel au don entier de soi-même.

Nous pouvons donc nous émerveiller, comme l'apôtre Paul de l'immensité de la sagesse divine qui a fait miséricorde à tous les humains en donnant son Fils bien-aimé pour les sauver. Quel amour il a fallu pour réaliser cela ! Nous sommes au bénéfice de cet amour et nous apprenons seulement à connaître l'Eternel. Mais notre désir est grand de changer les sentiments de nos cœurs pour ressentir toujours davantage sa communion et annoncer à tous ceux qui nous entourent les merveilleux effets de la grâce divine.

Un chien qui sait se débrouiller

Dans le journal *La République* a paru l'article suivant, sous la plume de Charles Levy :

L'auto-stop canin

L'eussiez-vous cru qu'un chien n'aimant pas se crotter les jours de pluie, fût assez intelligent pour demander aux automobilistes de le prendre à bord ?

L'adaptation à la vie mécanisée de ce temps inspire aux animaux des actes clairvoyants et prudents. Les quelques chiens qui errent encore par les rues de Toulon ne les traversent qu'à l'instant où les feux de circulation virent au rouge !

Mais revenons à cette aventure étonnante de ce chien qui, sur une route inondée, faisait de l'auto-stop !

J'ai lu dans un journal qu'un inspecteur du travail, parcourant la campagne noyée sous l'averse, avait assisté à un étrange manège. A travers le va-et-vient continu des essuie-glace, il aperçut un chien qui allait et venait, d'un côté et de l'autre de la chaussée, tournant la tête et aboyant furieusement chaque lois qu'une voiture passait.

Curieux et intrigué, l'inspecteur s'arrêta et ouvrit la portière. Aussitôt, le chien s'engouffra à l'intérieur et vint s'installer sur le siège, à côté de lui, en poussant des grognements de plaisir.

C'était un splendide setter à poils longs, qui, insolite compagnon de voyage, le regardait avec des yeux très doux, pleins de reconnaissance.

A quelques kilomètres de là, le conducteur stoppa, pensant que le chien allait descendre.

Calé, tranquille, satisfait, l'animal ne bougea pas. Entendait-il par là montrer qu'il n'était pas arrivé à destination? L'automobiliste reprit la route. Un quart d'heure plus tard, le setter, qui semblait somnoler, se redressa brusquement, posa une patte sur le bras du chauffeur et aboya si impérativement qu'aucune méprise n'était possible.

Manifestement, il voulait descendre. Sans doute était-il arrivé. Effectivement, la voiture s'arrêta à proximité d'une ferme. En retrouvant la liberté, le chien, bondissant, aboyant autour du conducteur, lui manifestait d'exubérante façon sa reconnaissance. Puis, courant vers la ferme, disparut au moment où un homme en sortait.

Gesticulant, criant, celui-ci s'avança et dit à l'inspecteur du travail qui s'apprêtait à repartir : « Je suis le maître du chien. Permettez-moi de vous remercier et de m'excuser aussi de son « sans-gêne ». Chaque fois qu'il pleut, il fait de l'auto-stop. Il ne veut pas salir sa belle fourrure et se mouiller les pattes. Le matin, il part vagabonder, dans les bois où il chasse à son compte. Si la pluie le surprend, il va sur la départementale attendre un automobiliste complaisant qui le ramène. »

Instinct ? Raisonnement ? Peut-être les deux ensemble. Que savons-nous de la psychologie des animaux ? Peu certes, mais suffisamment toutefois pour ne point nier l'intelligence des bêtes, de toutes les bêtes.

Ce récit peut paraître incroyable à première vue. Pourtant que de faits de ce genre se présentent à l'homme

désespérée. Elle se sent dépassée. Elle aussi, de son côté, pense en finir avec l'existence, et à entraîner Jean dans sa disparition. Cette hantise prend de telles proportions qu'elle commence quelques préparatifs pour mettre ses malheureux projets à exécution.

Là-dessus elle rencontre un brave médecin qui la connaît depuis longtemps, et lui demande des nouvelles de Jean. Louise lui fait part de sa détresse « Vous avez assez connu les hôpitaux et les docteurs, lui dit le médecin. Je vous conseille de voir à C. un monsieur de ma connaissance, qui soigne à l'aide de moyens naturels. Il pourrait réussir là où la médecine a échoué. » Se raccrochant à cette idée comme à une bouée de sauvetage, Louise essaie là encore. Le guérisseur préconise des bains de plantes. Après quelques séances, un léger mieux se manifeste. Le père et la mère se réjouissent de la moindre amélioration constatée. L'appétit revient. Même un jour Jean se sert lui-même à table, chose

qui ne s'était plus produite depuis longtemps. Ensuite l'état du jeune malade reste stationnaire. Le guérisseur conseille alors à Louise de conduire Jean à S. chez un médecin psychiâtre. Au contact aimable de celui-ci, sous l'effet des questions posées, Jean se dégage peu à peu des impressions qui l'ont fortement marqué depuis son enfance. Pour finir tout s'améliore, et Jean devient un aimable jeune homme, au grand soulagement de ses parents.

L'âge du service militaire arrive. Jean est incorporé dans l'armée, nouveau sujet de tourment pour Louise, car la guerre sévit en Algérie. Cependant, depuis un certain temps elle est entrée en contact avec des choses nouvelles qui la réjouissent et l'encouragent énormément. Elle a pour voisine madame Madeleine, une infirme pour laquelle elle se dépense beaucoup. Un jour, alors qu'elle se trouve chez celle-ci, une visiteuse très âgée se présente. Elle parle aimablement à l'infirme et lui propose son réabonnement au *Moniteur*

du Règne de la Justice. Madame Madeleine se tourne vers Louise et lui dit: « Vous devriez bien aussi vous abonner. » « Je ne lis pas, répond Louise, je n'ai jamais le temps. »

Madame Madeleine insiste. Se laissant convaincre, Louise s'abonne. Elle lit quelquefois le *Moniteur* sans plus. Mais l'évangéliste de la région passe un jour la visiter. Elle est alors très impressionnée par l'ambiance bienfaisante qu'il dégage, et achète *Le Message à l'Humanité*. Puis un jour, sur l'insistance de madame Madeleine, Louise se décide à assister à une réunion des « Amis de l'Homme ». Elle ne comprend pas encore tout le programme qui lui est proposé, mais elle ressent au contact de cette assemblée une influence extraordinairement encourageante et délassante qui lui fait un bien immense. Elle reçoit à plusieurs reprises, à l'occasion des congrès, des frères et sœurs de passage, à qui elle ouvre toute grande sa maison.

Le service militaire étant terminé, Jean

revient chez ses parents. Il n'a pas eu une égratignure. A l'occasion du passage de frères et sœurs dans la maison de ses parents, il entre en contact avec quelques membres de la famille de la foi, et s'entretient longuement avec certains. Il se décide à assister à une réunion. Il est très heureusement impressionné par le frère qui préside la réunion. Les paroles de miséricorde et de bonté qu'il apporte touchent le cœur de Jean. Un peu plus tard il a encore l'occasion d'entendre un autre frère qu'il trouve aussi tout animé de cet esprit bienfaisant. Jean s'incorpore ainsi tout doucement à la famille de la foi, dans laquelle il se sent heureux et à l'aise. Comme il fréquente une aimable jeune fille et s'est attaché à elle, il l'invite aux réunions. Elle y assiste pour faire plaisir à Jean.

Jean a l'occasion de visiter une station et d'y assister à une réunion régionale, ce qui le réjouit et l'impressionne beaucoup. A l'issue de la réunion, la question est posée si

